

tures, voire de bonnes études autrefois, mais qui, présentement, est beaucoup trop instruit, trop bavard, si vous préférez, pour son métier.

Et, redevenant brusquement sérieux, il dit au voyageur d'une voix changée et avec une figure où respirait une véritable sympathie.

—Toute cette affaire a été fort mystérieuse, monsieur. Le plus étrange là-dedans, c'est encore cette particularité bizarre qu'il existe sur les ruines de Rosemeur une curieuse légende. N'importe quel conteur de la côte pourrait vous raconter cette légende, selon laquelle les ruines du château seraient hantées par une sorte de dame blanche, ou plutôt par l'âme en peine d'une jeune femme qui, il y a plusieurs siècles, fut trouvée morte, assassinée, à l'endroit même où fut découverte, il y a sept ans, la récente victime d'un attentat beaucoup plus réel.

—En effet, s'écria Colman Lebreton, cela est fort étrange.

—Ce qu'il y a de plus remarquable en cette coïncidence, c'est son étrangeté même. Les auteurs du crime connaissaient évidemment la légende.

Et tel est l'empire des croyances superstitieuses dans l'esprit des paysans que tous sont demeurés persuadés que nous avons été les jouets d'une illusion, que la femme n'était point une créature de chair et d'os, mais bien le fantôme des ruines venu sans doute là, soit pour demander des prières, soit pour réclamer vengeance au nom des maîtres du château.

—Il y a donc des maîtres du château, des descendants de la famille qui l'a construit ?

En formulant cette question, la voix de Colman Lebreton avait eu de nouveau ce tremblement qui l'avait agitée naguère au début de l'entretien.

—Il y en a, ou plutôt il y en avait, monsieur, —répliqua Kerjan. —Mais ceci est une toute autre histoire que je vous raconterai une autre fois, si vous me faites l'honneur de venir encore me demander à déjeuner ou à dîner. Pour le moment, je m'aperçois que les dames Ferreix ont repris leurs chapeaux et paraissent vous chercher. —Allez donc à Keravillo, visiter Rosemeur et ses bois, et, si le cœur vous en dit, revenez à Saint-Efflam reprendre cet entretien. Votre serviteur Daniel Kerjan en sera heureux et honoré.

Il salua son hôte de passage et le laissa en face de Mme Ferreix qui, ainsi qu'il l'avait annoncé, venait à la rencontre de Lebreton.

—Il est trois heures, monsieur, dit la mère des deux adorables jeunes filles, avec un séduisant sourire. —C'est peut-être trop tôt pour vous ?

—Non, madame, répondit Colman avec bonne grâce. Si votre voiture est prête, la mienne l'est également ! Nous pouvons partir.

Dix minutes plus tard, les deux véhicules l'un suivant l'autre, rayaient de leurs huit roues la chaussée sablée de Saint-Michel-en-Grève.

La mer descendant, laissant à découvert cette plage incomparable au milieu de laquelle se dresse la croix de pierre élevée, dit la légende, par saint Efflam lui-même afin de servir d'amarrage aux bateaux et d'avis aux piétons qui traversent la grève. —"La croix nous voit"—disent ceux-ci, rassurés par la silhouette consolante et rédemptrice.

Ne savent-ils pas que lorsque la croix est couverte au loin, il est trop tard pour gagner le rivage. La mer arrive avec une vitesse égale de celle d'un cheval au trot. Malheur à qui s'aventure trop loin de la chaussée ! La mort court plus vite que lui.

Lebreton s'adonnait à la rêverie que suscitait en lui l'aspect de ce paysage presque unique au monde.

Il se laissait gagner peu à peu par la poésie du spectacle. Grève et côtes semblaient désertes, tant le nombre des baigneurs épars aux environs paraissait insignifiant sur cette étendue.

Une brume naissante, brouillard de chaleur, gagnait l'horizon du nord, et la ligne bleue des flots se fondait dans l'azur du ciel à la faveur de ces teintes uniformément dégradées.

Ah ! oui, cette terre de Bretagne est bien l'empire mélancolique du mythe et de la légende, et les âmes des trépassés s'y peuvent ébattre à l'aise, sous les blancs suaires de vapeurs, avec leurs cortèges de fées et de korrigans, des genêts aux fleurs d'or jusqu'aux

récifs que la lame enveloppe de sa neige écumante !

Colman Lebreton pensait ces choses à mesure que la voiture l'emportait. Il subissait l'incantation des effluves par ce sol propice aux rêves, oubliant jusqu'au but où tendait sa course jusqu'aux deux belles créatures qui le suivaient et auxquelles il avait offert pour quelque heures seulement sa compagnie protectrice.

Cependant le cabriolet avait dépassé Saint-Michel et courait sur la route, suivie le matin même en sens inverse. Derrière lui venait, à la même allure, le break qui portait les dames Ferreix.

Et les deux jeunes filles, moins absorbées que leur compagnon de voyage par la contemplation du paysage, tenaient leurs beaux yeux fixés sur lui, surprises peut-être de n'obtenir aucun regard en retour.

Ce fut le conducteur de la première voiture qui archa Lebreton à sa rêverie.

—Monsieur, —dit tout à coup le Tassert en se retournant sur son siège, —nous arrivons. C'est bien à l'hôtel Garmin que vous allez ?

—Oui, mon ami, —répondit Lebreton, étonné de la question. —Y en a-t-il donc une autre ?

—Non, fit le voiturier avec le laconisme habituel des Bretons. —C'est un bon hôtel.

III

TABLE D'HÔTE

Sur un signe de Lebreton, les deux véhicules s'arrêtèrent et Colman courut aider les trois dames à mettre pied à terre.

—Nous voici arrivés, madame, —dit-il en s'adressant à la mère. —Maintenant il n'y a plus à reculer. La caverne des ogres est ouverte.

Il riait en parlant ainsi, et ce rire était si franc que les femmes le partagèrent.

Mais leurs fronts se rembrunirent lorsque l'un des garçons de l'hôtel ayant pris leurs valises pour les introduire, elles se trouvèrent dans le vestibule face à face avec l'un des patrons, celui des deux frères qui s'était réservé la surveillance des logis.

L'aspect du personnage, en effet, n'avait rien d'engageant, bien qu'il eût pris pour la circonstance sa mine la plus affable. Un hôtelier ne doit-il pas faire bon visage à ceux qui lui apportent leur argent en échange du vivre et du couvert qu'il leur assure ?

Eustache Garmin était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, mais, comme beaucoup d'hommes petits, il avait une carrure énorme et des membres d'hercule. Sa figure, aux traits réguliers avait le front bas et les lèvres épaisses. Des cheveux blond filasse plantés très bas et très durs, enveloppaient sa tête à la manière d'une carapace de hérisson. Il pouvait avoir de quarante à quarante-deux ans. C'était l'aîné et celui que l'on disait être "le plus aimable" des deux frères.

—Ces dames sont avec monsieur ? —demanda-t-il obséquieusement.

—Oui, répondit madame Ferreix, —et nous attendons deux messieurs et une fille qui doivent venir de Lannion.

—Bien, fit Eustache. Et, calculant qu'il fallait trois chambres aux nouveaux arrivants, il appela une servante à laquelle il jeta brutalement trois numéros, ajoutant, par manière d'explication, que ces trois chambres donnaient sur le jardin, les pièces qui regardaient la mer étant occupées par deux familles anglaises.

—Peu importe ! dit indifféremment madame Ferreix. Nous ne sommes ici que pour ce soir.

Parole imprudente assurément, car elle amena un changement subit sur la face déjà peu avenante de l'hôtelier. Un pli se creusa entre ses sourcils et, rapellant la femme de chambre qui se disposait à emporter les valises, il dit à haute voix :

—Rosalie, pas la peine de mettre ces gens-là au premier. Monte au troisième. Ce n'est que pour la nuit.

Colman Lebreton ne devait pas être d'humeur endurante, car l'ordre ainsi donné lui déplut. Avec une politesse exagérée, il s'avança vers l'hôtelier et, arrêté

tant d'un geste, pour la seconde fois, la servante ahurie, il dit d'une voix claire :

—Pardonnez-moi, Monsieur avait très bien dit tout à l'heure. C'est au premier que nous voulons être. Nous paierons en conséquence.

Mais le butor s'entêta dans sa grossièreté.

—La maison n'a qu'un prix, qu'on soit logé au premier ou au troisième. C'est moi qui donne les chambres qu'il me plaît. Je ne sacrifie pas mes meilleures chambres aux gens de passage... et je suis maître chez moi.

Colman se mordit les lèvres jusqu'au sang. Il allait sans doute répliquer quelque dure parole au grossier personnage, lorsqu'un coup d'œil jeté sur les dames les lui montra très émus de l'incident. La mère surtout paraissait plus morte que vive.

—Laissez, monsieur, s'écria celle-ci, s'adressant à Lebreton. —Nous n'insistons pas, et puisqu'on y met si peu de complaisance, nous nous contenterons des chambres du troisième. Il ne s'agit que d'une nuit, après tout.

—Comme il vous plaira, mesdames, —répondit le voyageur, déferant au désir de ses compagnes. Je vous avoue néanmoins que je n'aurais pas été fâché de rappeler ce malotru à la politesse. Il existe un règlement universel pour tous les garnis et monsieur est tenu de s'y conformer comme tous ses collègues.

Malotru ! —ricana l'hôte en haussant les épaules —règlements de garnis ! Je me moque un peu des règlements et du reste. Je suis chez moi, je le répète, j'y fais ce que je veux, et quant aux leçons de politesse, c'est moi qui les donne.

En parlant ainsi, il jetait sur le voyageur un regard si insolent, si provocateur, que celui-ci eut dans les yeux un rapide éclair de colère. Le jonc qu'il tenait à la main eut un frémissement significatif.

Mais, parfaitement maître de lui, il se contenta de faire passer sa canne de la main droite à la main gauche et, avisant la pauvre Rosalie qui pliait littéralement sous le poids de deux valises, après avoir reposé la troisième sur le plancher, il dit tranquillement à Garmin :

—Ce ne sera pas vous offenser, je pense, que de vous dire que cette fille ne peut pas monter toute seule nos colis au troisième étage. Votre garçon pourrait l'aider. Il ne serait pas de trop.

Eustache Garmin se retourna à demi. La mansuétude de ses nouveaux hôtes l'avait mis en goût d'impolitesse.

—Le garçon a autre chose à faire, grogna-t-il, et cette vache bretonne est payée pour faire son métier. Si vous trouvez que le paquet est trop lourd pour elle portez-le vous-même.

Le voyageur ne répliqua rien, cette fois, il s'avança vers la servante et, avec une aisance souveraine, s'empara des trois colis.

—Montrez-nous le chemin, dit-il paisiblement.

Garmin s'était arrêté. Il ne bravait plus. Le seul fait d'enlever aussi lestement les bagages dénotait en cet homme frêle d'apparence une vigueur peu commune. Néanmoins, il lança une dernière raillerie :

—Parbleu ! Il épargne de la besogne à Jacques, et Rosalie ne se plaindra pas du coup de main.

Quand on fut sur le palier du troisième et tandis que la pauvre fille, très émue elle-même, ouvrait les portes des chambres désignées, les trois compagnes de Lebreton se rapprochèrent de lui, bouleversées.

—Oh ! monsieur —gémit madame Ferreix —on n'avait rien exagéré. Qu'allons-nous devenir toutes seules dans une pareille maison ?

Colman sourit et, invitant d'un geste les dames à choisir celles des chambres qu'elles se réservaient, il entra à leur suite dans la plus grande, meublée de deux lits réservés sans doute aux deux sœurs.

—Ne vous alarmez point outre mesure, mesdames, —dit-il. —Cet homme peut avoir un fort mauvais caractère, sans être pour cela un hôte dangereux. A défaut de son intérêt qui lui commande la politesse, il y a les gendarmes qui lui imposeraient le respect. D'ailleurs, n'avez-vous pas dit tout à l'heure que vous attendiez des amis ici-même, ce soir ?

PIERRE MARL.

(A suivre)